



# LA SONNETTE DU PRÉSIDENT.

MESSIEURS, il est temps que l'ordre et l'union se rétablissent. Vous vous disputez scandaleusement ; les provinces se divisent. Voici la normandie qui donne une requête, dans laquelle elle se prétend infiniment fidele à la royauté, parce qu'elle abjure l'origine des braves normands, et se croit toujours sans mélange descendante de ces serfs neustriens, qui n'ont pas su défendre leur province contre le voleur Rollon. Ils ont bien raison ces bons neustriens ; il est de fait qu'il n'y auroit pas de voleurs en normandie, s'il n'y avoit pas des normands; cette requête n'est pas signée, mais un de vos membres a anticipé sur son influence, en vous conseillant de remettre tout dans l'état, où vous l'aviez trouvé. Ce sage a été méconnu. Il ne veut que le bien public ; on le contenteroit avec une messe rouge. A la vérité, elle seroit rouge du sang du peuple. Mais à ce petit inconvénient près, que de bonheur en reviendroit !

un bel et bon despotisme bien légal, bien avoué des peuples, bien sanctionné par leurs représentans à deux genoux !

Voici la ville de colmar qui secoue le joug de vos décrets. Voyez d'un autre côté le dauphiné mi-parti entre le prudent Mounier, et l'assemblée nationale. Voyez la confédération de jalès. Voyez les papegaux, armés de fusils, cuirassés d'indulgences, qui se rassemblent à carpentras.

Après cet examen de vos provinces, faites un retour sur vous-mêmes. Des *jacobins*, *des 89*, *des impartiaux*, *des noirs*. L'assemblée est tirée à quatre partis. On peut dire de ses membres, qu'ils se mettent en quatre pour faire une constitution. Au moins tirez sur la même corde, pour amener le vaisseau au port.

L'été, vous êtes caniculaires, vous vous dépouillez jusqu'à la chemise. L'hiver vous êtes bilieux; les soupçons, les injures, les trames odieuses sont les fruits amers de l'atmosphere nébuleux qui vous couvre. Telle est cette procédure honteuse qui deshonore les juges, les témoins, les accusés; qui va répandre dans toute l'europe l'opprobre du nom françois. Ensévelissez-là dans l'oubli. Achevez votre constitution. Fixez l'impôt; mettez en vente les biens nationaux. Organisez votre milice nationale, cette force publique si nécessaire, l'égide de votre restauration.

Confondez en un seul corps vos quatre partis différents, ou au moins les trois,



dont la désunion fait l'avantage des noirs. C'est votre discorde qui fait naître les camps de jalès, les associations de carpentras, les espérances de vos émigrans, et peut-être les plus funestes intrigues dans les cours étrangeres.

L'angleterre continue ses formidables armemens ; pour les colorer, elle produit des outrages faits par les espagnols, à un de ses capitaines marchands. Dans toutes les guerres de mer (les plus injustes et les plus barbares de toutes les guerres), on commence toujours par les reproches, et souvent ce ne sont que des fables pour exciter les peuples. L'outrage fait à un particulier n'est pas un motif suffisant pour faire égorger un million de citoyens, entre deux nations, et pour les ruiner. Cet outrage, quand il est prouvé, se répare judiciairement. Ce n'est que sur le refus de la réparation, qu'une nation doit s'armer pour venger son concitoyen. Les anglois n'ont pas demandé cette réparation, et leur ministre coupable irrite le peuple, pour avoir un prétexte national de continuer leur armement.

Cet armement, joint à l'approche d'une armée autrichienne, aux mouvemens de l'alsace, au ton plus que hardi de vos aristocrates, doit vous faire connoître tous vos dangers.

Représentans du peuple françois, veillez pour la patrie, assurez-vous de l'esprit des officiers-généraux qu'on choisira pour com-

mander votre armée. Ils seront répandus dans vos places frontieres ; ils peuvent les ouvrir aux étrangers, aux émigrans ; ils peuvent pervertir l'esprit de vos officiers, de vos soldats, s'ils ne sont pas animés du patriotisme le plus pur. Ne confiez les clefs du royaume qu'à des mains fideles. Le pouvoir exécutif doit les nommer, mais c'est à vous à agréer ce choix, à écarter ceux dont les sentimens sont équivoques, à indiquer au roi ceux que les monstres peuvent en écarter, soit par oubli, soit à dessein, et que vous connoissez être bien intentionnés pour la constitution.

C'est sur-tout en alsace et sur la frontiere, depuis la suisse jusqu'à dunkerque, que ce choix est intéressant. La moindre erreur de votre part peut ouvrir le royaume, et amener une armée étrangere près de la capitale.

Veillez aussi sur la normandie, et choisissez bien les chefs militaires que vous y ferez employer.

Veillez sur le sort de vos voisins, les brabançons. Ils ont mal saisi la cause de la liberté ; ils l'ont défigurée par la superstition. Mais c'est toujours la liberté qui leur met les armes à la main. Votre sort n'est pas précisément dépendant du leur ; mais les puissances qui auront opéré leur soumission, seront sollicitées de travailler à la vôtre. Il faut éloigner le danger de chez vous. Votre ministere cherche à vous tromper à cet égard. Il vous présente le roi de

prusse comme le protecteur de l'aristocratie ; il veut vous tenir liés à vos traités avec la maison d'Autriche. Le roi de prusse est votre allié naturel ; la maison d'Autriche n'a cessé d'être ennemie de la france, que lorsqu'elle l'a rendue sa tributaire.

Je suis entré dans votre sanctuaire ; j'ai emporté la sonnette de votre président ; j'ai même son chapeau. Si vous continuez à ne pas vous entendre, je me couvrirai : le sage est né coëffé.

Les Jacobins ont déjà conquis le fameux Mirabeau ; le général de la milice nationale a envoyé devant lui son major général, pour marquer le camp. Bientôt les deux armées qui étoient en présence, vont se réunir. Si la même réunion s'opere dans l'assemblée nationale, toute espérance de contre-révolution se dissipera en fumée ; si au contraire vous continuez votre guerre intestine, l'aristocratie redoublera ses efforts, et le peuple, à votre défaut, sera forcé de soutenir violemment la constitution, et il en résultera des maux infinis.

Le ministre vous déplaît, il vous embarrasse par ses intrigues. Au lieu de travailler avec vous, il travaille sur vous. Il y a quelque temps les 89 disposoient entr'eux, des places ministérielles ; mais il falloit, pour y arriver, faire rompre un de ces décrets séveres que vous avez fait dans vos momens de patriotisme, où chacun de vous sacrifioit l'ambition de son voisin. Les Jacobins ont dépisté cette intrigue ; et plus conséquens

dans leurs principes, ils ont fait avorter ce partage, qui ressembloit assez à la dépouille d'un coche.

Actuellement il n'est plus question de culbuter les ministres, on se contente de les craindre et de les injurier, en attendant que la législature finisse. Les pilotes tournent à gauche la barre du gouvernail, quand ils devroient tourner à droite. Ils font amurrer les voiles en sens contraire; ils conduisent le vaisseau de l'état sur les écueils, parce qu'ils ne vous regardent que comme des passagers, qui ne connoissez pas la manœuvre.

Vous patientez en attendant le naufrage, parce que plusieurs d'entre vous croyent voir terre, et qu'ils esperent se charger de butin, en quittant le vaisseau. Tel attend une ambassade, tel une place majeure dans l'armée, deux ou trois se rassemblent pour dépécer un département, etc. Les noirs rient de ces manœuvres, et regardent ces partageans comme des affiliés. C'est une *contre-propagande*, dont les ministres, plus fins qu'habiles, sont les missionaires.

Il est bien difficile que vous résistiez à l'intérêt et à l'égoïsme, vivant à paris, presque tous endettés, et ne pouvant pas vous contenter de vos pauvres dix-huit livres par jour. Vos métaphysiciens ont mal connu leur siecle, lorsqu'ils ont fondé la constitution, sur des vertus et des privations, qui ne conviennent qu'à un peuple primitif, agricole et simple. L'amour-propre vous a soutenu dans vos premiers travaux; mais comme

l'amour-propre n'est qu'une passion, et non pas une vertu, la réflexion le modifie selon les caracteres: chez les uns, il devient ambition; chez les autres, avarice.

Paris peut partager vos erreurs, parce qu'il vit de luxe; mais les provinces vous examinent, et vous jugeront séverement, parce qu'elles ne peuvent prospérer, que de vos vertus. Votre clochette me rend moraliste, et le chapeau du président me rend sévere.

Puisque me voilà sur le chapitre des chapeaux, permettez que je vous reproche de n'avoir pas fait arrêter, il y a quelques jours, le furieux membre, dont la tête fêlée n'a pas respecté l'imposition du chapeau du président; de laisser siéger parmi vous, et parler encore, l'enragé que vous avez déclaré fou par un décret. Vous gardez au milieu de vous des furieux et des maniaques, on ne seroit pas aussi indulgent dans une société particuliere. Voyez la délicatesse des comédiens françois, qui ne veulent plus frayer avec un de leurs confreres. A la vérité ils sont aristocrates.

A propos d'aristocrates, ils n'ont jamais eu plus d'espoir. C'est au printemps prochain qu'ils vous attendent. Alors attaqués par les Allemands, trompés par vos ministres, abandonnés par trois de vos quatre partis, vous seuls, Jacobins, aurez à soutenir tous les efforts intérieurs et extérieurs réunis. voulez-vous prévenir ce danger! changez sur le champ tout le ministere. Mais depê-

chez-vous, ne fût-ce que pour tromper l'ambition de vos confreres. Il existe sans doute hors de l'assemblée, des sujets propres à toutes les places. La france seroit sans ressource, si tout le patriotisme et les lumieres étoient concentrés dans votre salle. La plupart d'entre vous sont très-jeunes ; et avant qu'ils eussent formé une génération d'hommes d'état, le despotisme auroit tout absorbé. Vous êtes sujets à toutes les infirmités humaines ; vous êtes particulierement plus assujettis à certaines maladies mortelles, l'asfixie, la paralysie, l'apoplexie et les coups de sang.

La clochette du président est un excellent préservatif contre ces quatre maladies, qui viennent de torpeur et d'épaississement. Elle fait l'effet de la musique pour la tarantule ; elle reveille, elle agite, elle tient en équilibre les esprits animaux. Je vous administrerai, de temps en temps, ce spécifique.

---